

—Non, Topeka : je ne pense pas, dit le vieux John. Comme vous le voyez, le jour est venu, quelque soldat a pu s'approcher à portée de carabine et a tiré ce coup malheureux. Mais, laissez-moi voir si Nemona est mort ou seulement blessé.

Tout en parlant, l'ermite s'était penché sur le chef : au bout d'un examen de quelques instants, il se releva en disant :

—Rassurez-vous, Topeka, sa blessure n'est nullement grave. La balle lui a effleuré la tempe, et a tracé sur la peau un léger sillon, sans atteindre le crâne. Il n'est qu'étourdi par le coup ; dans peu d'instants il reprendra connaissance.

Sous la direction de Topeka, les Sauvages emportèrent leur chef dans une grotte reculée où il était à l'abri de la fusillade qui commençait à envoyer parmi les Pawnies une grêle de balles.

L'occasion était triomphante pour Wontum, il était débarrassé du chef, et, sûr de n'être point contredit, il pouvait mener au combat ses fidèles qui partageaient ses passions belliqueuses. Il était d'ailleurs convaincu de pouvoir résister pendant plusieurs heures, même aux plus rudes assauts. Il prit donc le commandement, plaça ses hommes aux postes les plus avantageux, et bientôt le pétilllement de la fusillade, le grondement du canon, les sifflements de la mitraille ou des balles annoncèrent au loin que la bataille était chaudement engagée.

Des clameurs, tantôt inquiètes, tantôt victorieuses, indiquaient par instants les vicissitudes variables du combat. Peu à peu, les Sauvages se concentrèrent au point où étaient réunies les prisonnières et leur vieil ami : elles furent obligées de rentrer plus avant dans l'intérieur des grottes pour n'être pas atteintes par les balles.

Le vieil ermite s'aperçut qu'il lui serait plus périlleux de retourner parmi les Blancs que de rester avec les Indiens ; en effet, s'il échappait à la mousqueterie des troupes régulières, il pouvait craindre à coup sûr d'être fusillé par les Indiens furieux de le voir fuir. Il resta donc auprès de ses protégées. Là, au moins, il pouvait surveiller Wontum.

Il les conduisit dans la grotte où reposait Nemona. C'était leur plus sûr asile, à moins que Wontum, furieux d'une défaite, ne revint les massacrer tous pour assouvir ses dernières vengeances.

Mary Oakley et Manonie étaient dans un état d'angoisse terrible. Elles étaient à la fois si près et si loin de la liberté ou de la mort ! Leur anxiété devenait si cruelle qu'elles se surprenaient à ne désirer qu'une chose... mourir avec leurs amis.

Topeka était plus calme. Elle donnait toute son attention à son mari qui avait recouvré ses sens et ne se ressentait presque plus de sa blessure.

Tout à coup la vieille Indienne s'adressa fiévreusement au père John :

—Vite ! vite ! lui dit-elle ; cachez-vous derrière moi.

—Wontum vient donc !

—Oui !

—Je lui résisterai.

—Insensé ! Il est accompagné de plusieurs robustes Peaux-Rouges ; tous sont armés, et vous êtes sans défense. Vous seriez tué avant d'avoir pu dire seulement deux mots.

—C'est Manonie que ce scélérat vient chercher ?

—Oui.

—Et je ne la défendrais pas jusqu'à mon dernier souffle ! oh ! que si !

—Dans ce cas, vous pouvez désespérer de son sort pour le présent et pour l'avenir ! Venez donc !

Et la vieille Indienne, tirant de force l'ermite en arrière, le cacha dans l'ombre.

A cet instant Wontum arrivait avec plusieurs guerriers, hurlant et vociférant d'une manière furieuse. La malheureuse Manonie comprit aussitôt que c'était à elle qu'ils en voulaient ; elle se blottit dans un recoin obscur. Mais ses efforts furent inutiles ; on l'arracha violemment de sa retraite et on la traîna jusqu'au dehors, malgré ses cris et les appels désespérés qu'elle adressait à son mari.

Hélas ! ce dernier combattait vaillamment pour lui apporter secours, mais il était trop loin encore pour lui venir en aide.

Elle crut bien entendre une fois sa voix vibrante, au milieu du tumulte ; ce ne fut qu'un éclair, une sorte de vision fiévreuse qui disparut aussitôt.

—Mon enfant ! mon enfant ! rendez-moi mon petit Harry ! criait-elle d'une voix navrante.

Mais le monstre cruel l'entraînait sans l'écouter.

—Oh ! c'en est trop ! oui, c'est trop de lâche cruauté ! s'écria l'ermite ne pouvant plus tenir à ce spectacle atroce.

Et il s'élança vers le ravisseur : il l'atteignit au moment où il venait de jeter sa victime en travers sur son cheval. Un coup terrible fut asséné sur la tête du vieillard qui tomba à la renverse, inanimé sur le sol.

—Je prévoyais bien ce qui devait arriver, cria Topeka en courant à son secours. Insensé vieillard ! que pouvait-il faire contre la force ?

Mary Oakley arriva en même temps. Le visage de l'ermite était couvert de sang ; elle se mit à le laver doucement, cherchant sa blessure.

—Bonne Topeka, dit la jeune fille, je vais faire tout ce que je pourrai auprès du pauvre Père John, je crains bien que mes soins soient inutiles. Restez auprès de votre mari dont l'état exige encore votre assistance.

—Nous allons, ou plutôt vous allez avoir assistance dans quelques moments. Voilà la fusillade des Blancs qui se rapproche, les rifles Indiens se taisent. Justement ! voilà les soldats qui sont au pied de la colline : ne vont-ils pas tuer mon mari ? ajouta la vieille femme avec une tendre inquiétude.

—Non ! non ! n'ayez pas peur. Vous avez sauvé Quindaro, vous avez fait en notre faveur tout ce qui vous était possible. Nous saurons vous prouver notre reconnaissance.

Les deux femmes attendirent en silence l'issue des événements : on n'entendait dans la grotte que le bruit de leur respiration oppressée et les sanglots du petit Harry oublié par Wontum dans la précipitation de sa fuite.

CHAPITRE XII

DÉNOUEMENT.

Le corps expéditionnaire commandé par Marshall et guidé par Oakley avait dévoré l'espace avec une ardeur incroyable, si bien qu'il était arrivé à *Devil's Gate* avant la petite troupe de Wontum.

On savait déjà par des rapports d'éclaireurs que les deux tiers, au moins, de la tribu Pawnie étaient partis en campagne contre les Sioux, dont le quartier général était au confluent de *Pole-Creek* et de la rivière Platte. Tout portait donc à présumer que les Indiens restants n'oseraient accepter le combat, et feraient la paix ou prendraient la fuite.

—Oakley ! demanda Marshall, lorsqu'ils arrivèrent en vue des cavernes, ne pensez-vous pas que Nemona cherchera à éviter la bataille lorsqu'il aura vu quelle est l'importance de nos forces ?

—C'est tout juste mon opinion ; et même cette guerre n'aurait pas eu lieu sans la maudite influence de cet exécrationnable Wontum. Je vous le dis, capitaine, cet être-là est le type de ce qu'il y a de pire entre toutes les tribus de la Nébraska. C'est lui assurément qui a allumé la guerre avec les Sioux ; il ne serait pas assez puni s'il pouvait être tué à chaque combat engagé par sa méchanceté.

—N'est-il pas étrange que nous n'ayons pas revu Quindaro ?

—Oui, c'est extraordinaire. J'ai grandement peur qu'il ait été fait prisonnier au moment où ma malheureuse femme a été tuée. S'il en est ainsi, Wontum ne l'aura pas laissé vivre deux heures seulement ; la pauvre petite Molly en aura eu le cœur brisé. • Quel est votre plan d'attaque, capitaine ?